

Pierre Mertens

Notes sur Pietro Pizzuti à l'occasion de la remise du prix *Italiques* 2016

Regardez bien cet homme ! Vous l'avez déjà rencontré.

Sur un plateau de théâtre. Sur un grand écran. Sur un petit écran. C'est, déjà, comme si vous le connaissiez bien et pourtant..., non, vous ne savez pas tout. Car il est tout, et tout à la fois. Rien de ce qui est humain, de la représentation de l'humain, ne lui est étranger.

Il peut danser, interpréter, prêter sa voix, sauter, bondir, cabrioler, mettre en scène : soi-même et les autres, écrire aussi... (regardez, d'ailleurs son écriture : comme elle est bondissante !)

Penser, réfléchir, rire, sombrer dans la mélancolie, s'indigner, se réjouir, donner, aimer, (très rarement) haïr. Il est essentiellement amour, humour et compassion.

Un jour- il y a bien longtemps – j'entre dans un restaurant, je l'aperçois pour la première fois, je crois le reconnaître. Il mange de bel appétit. Belle occasion de lui serrer la main en chair et en os.

Sourire éclatant. Poignée de mains chaleureuse « et pourtant vous allez être déçu : je ne suis pas celui que vous croyez. Mais son frère jumeau... on se ressemble très fort et on nous confond souvent... »

Au fond, avant même que je le rencontre vraiment, il était déjà multiple... Portant en lui tant de jumeaux qui s'appelleraient Pietro, voués au dédoublement, à la multitude de soi. Par générosité. Sûrement. Comme on aimerait être un jumeau de plus de Pietro Pizzuti ! Avoir une de ses milles vies.

Alors, astreignons-nous à un semblant de biographie classique. Alignons des dates à propos d'un peu plus d'un demi-siècle d'existence. Sacrifions au rituel obligé.

1958 : naissance à Rome, la ville éternelle. A Bruxelles, au même moment nous vivions à l'enseigne de l'exposition universelle, prétentieusement baptisée « pour un monde plus humain » et, pour la circonstance, on abattait beaucoup d'arbres afin de faciliter l'accès à l'événement.

Huit mois après, il prend l'avion et se rend « sagement » dans cette ville car son père y est eurocrate.

1968 : il gambade, le bougre, sur la danse des sabres.

Moins de dix ans après, il décroche un diplôme à l'Ecole Européenne.

Donc la Belgique l'aurait volé à l'Italie ? Mais non : le voilà déjà tel qu'en lui-même, un vrai *Européen*.

Les événements s'enchaînent : licence en sociologie à l'U.C.L. en même temps que classe d'art dramatique au Conservatoire. Bientôt, il jouera une pièce d'un auteur belge, René Kalisky, sur un tout grand Italien : *La Passion Selon P.P.P.*

Premiers pas dans la classe de Claude Etienne (sur une pièce de Pirandello). Rencontres, déjà décisives, avec Jules Henry Marchant, Albert-André Lheureux, Pierre Laroche, Bernard De Coster, Frédéric Dusenno mais il avait déjà fait des stages avec Béjart, Ronconi, Lavaudant, Jean-Louis Barrault...

Il va tout jouer ou tout mettre en scène, de Rostand à Valère Novarina, de Ionesco à Tchekhov (aujourd'hui il joue *Vania* : c'est pourquoi il est rasé, ne craignez rien, sa barbe va repousser. S'il n'existait déjà, Tchekhov l'aurait inventé).

Mais il n'oublie pas les siens : il joue *Histoires d'un idiot de guerre* de Ascanio Celestini, *Novecento* de Alessandro Baricco, ou bien encore Goldoni, Baldini et quelques autres.

Et revenons à ces auteurs belges reconnus ou à redécouvrir, qu'il contribua à faire connaître. De Ghelderode à Bauchau, à Piemme, de Savitzkaya à Laurence Vielle... Au cinéma, il est dirigé par Chantal Akerman, Marion Hänsel, et les frères Dardenne.

Sans négliger les grands classiques de Shakespeare à Molière et Borges.

Entretemps, notre homme se consacre également à l'écriture :

- *N'être* (car, de lui qui s'est heureusement donné la peine de naître, il s'est tellement chargé d'être...)
- *La Résistante*
- *Le silence des mères* ... entre autres !

Observez, comme moi, ce sens de la négation toujours à vaincre et comme si souvent, chez Pietro, deux négations se détruisent.

Il représente, il incarne le contraire absolu de tout ce que nous pourrions détester au théâtre : le cabotinage, l'emphase, le pathos, la fatuité, et pour tout dire : la posture et l'égoïsme.

Pour Pietro, l'Autre est toujours fondamental, la rencontre avec celui-ci (au hasard, citons quelques rendez-vous essentiels avec Demotte, Kumps, Cogniaux, en n'oubliant pas Ricardo Petrella.

Mais ce ne sont là, bien sûr que quelques titres, quelques noms, choisis arbitrairement au milieu d'une multitude d'autres.

Oui : regardez bien cet homme ! Savez-vous, par exemple, qu'il rend aussi volontiers visite à des malades, parfois en phase terminale, à l'hôpital Bordet, pour leur apporter un ultime réconfort. Le talent ne semble être, chez lui, qu'un synonyme du mot amitié auquel il donne tout son sens. De ceux avec lesquels il est si précieux de nouer des affinités électives, des connivences secrètes.

Et enfin, *last but not least*, évoquons son engagement – ce mot que l'on galvaude si volontiers, et qu'on attribue parfois à tant de bonimenteurs. Car, si Pietro est engagé, ce n'est pas par volonté ou attitude mais comme malgré lui. Il ne peut pas s'en empêcher. Ceux qui me connaissent bien savent à quel point je me méfie de ce mot et mon cher ami Vassilis Vassilikos prétendait ne pas même en comprendre le sens sinon lorsqu'il s'agissait de fiançailles...

Pietro se fiance tous les jours. Avec ses amis comme avec des causes. Il assume, comme disait l'autre « le plus possible d'humanité ».

C'est une telle joie de lui remettre un prix et, en particulier, le prix *Italiques* qui lui va comme un gant, tant il jette un pont et même une arche entre son Italie natale et sa francophonie d'adoption.

En prime, cela nous permet de vivre ce paradoxe : remettre un prix à un homme qui n'a pas de prix !

Pierre Mertens